

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 68 (1923)
Heft: 2

Artikel: Un nouvel ouvrage sur la bataille de la Marne [fin]
Autor: Poudret, H.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-340669>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 15.03.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Un nouvel ouvrage sur la bataille de la Marne.

(Fin.)

Le colonel Grouard a très bien démontré comment, à partir du 8 septembre, la perspective d'une nouvelle manœuvre se laissait entrevoir ; celle de l'Ourcq ne donnant plus de résultats positifs. Cette nouvelle manœuvre consistait à s'efforcer d'obtenir la rupture au centre avec rabattement à droite, de façon à envelopper les forces de la II^e armée allemande restées au sud de la Marne. Il reconnaît que le résultat de cette manœuvre fut entrevu par le général Joffre, mais pas avec une précision suffisante. Ici, nous retrouvons les divergences d'appréciations qui séparent le colonel Grouard et M. Hanotaux.

Ce dernier, en effet, cherche à prouver que cette manœuvre fut, non seulement prévue à temps, mais encore qu'elle fut parfaitement exécutée.

Il cite les ordres du généralissime montrant que celui-ci n'a cessé, dès le 7 septembre, d'insister sur l'opportunité qu'il y avait de faire appuyer la 9^e armée par l'aile droite de Franchet d'Esperey. « La 5^e armée accentuera le mouvement de son aile gauche et emploiera ses forces de droite à soutenir la 9^e armée. » Ainsi, tandis qu'il pousse dans la brèche et le maréchal French et l'aile gauche de la 5^e armée, il cherche à dégager le général Foch. Ce n'est pas encore la manœuvre décisive du colonel Grouard ; elle n'est pas mûre à cette date, mais cela en facilitera l'exécution quand le moment sera venu. Cette manœuvre décisive ne pourra commencer que lorsque le saillant de Montmirail sera découvert à l'ouest et Joffre ignore, jusqu'au milieu de la journée du 8 la disparition des III^e et IX^e corps allemands. A ce moment, la bataille de l'Ourcq touche à sa crise finale : « il paraît essentiel de mettre

hors de cause l'extrême droite allemande avant qu'elle ne puisse être renforcée par d'autres éléments que la chute de Maubeuge a pu rendre disponibles. La 6^e armée et les forces britanniques s'attacheront à cette mission. A cet effet la 6^e armée maintiendra devant elle les troupes qui lui sont opposées sur la rive droite de l'Ourcq. Les forces anglaises, franchissant la Marne entre Nogent-l'Artaud et la Ferté-sous-Jouarre, se porteront sur la gauche et sur les derrières de l'ennemi qui se trouve sur l'Ourcq.» La 6^e armée n'a donc plus qu'une tâche défensive ; c'est au maréchal French d'apporter la décision. On a vu la façon dont il comprit cette mission si importante. Quant à la 5^e armée, elle doit, d'après cet ordre, couvrir le flanc droit des Anglais et soutenir l'action de la 9^e armée. Mais, Montmirail tombe dans la nuit du 8 au 9 et, dès lors, le gros de la 5^e armée, orienté d'abord au nord, oblique à l'est. C'est la manœuvre pour l'enveloppement de l'aile droite de la II^e armée allemande qui commence. Et c'est à ce moment que l'envoi de la 37^e division vers l'Ourcq fut décidée. Voici l'écart entre les conceptions de M. Hanotaux et celles du colonel Grouard. Ce dernier aurait voulu qu'une fois Montmirail tombé, tout ait été subordonné à la réussite de la nouvelle manœuvre, qui était la manœuvre décisive ; il fallait dès lors bien se garder de dégarnir le centre des forces françaises, on n'en aurait jamais trop pour les jeter dans la brèche. Il s'exprime comme il suit : « En portant le 9 septembre la 37^e division de la 5^e armée à la gauche de la 6^e et en même temps la 42^e division de la gauche à la droite de la 9^e armée, on a fait exactement le contraire de ce qu'exigeaient les circonstances. On leur a imposé de grandes fatigues sans en tirer le moindre résultat : pour les porter sur des points où elles se sont trouvées inutiles, on s'est affaibli sur le point décisif. Si, le 8, on avait disposé de quelques réserves, au lieu de les éloigner du Petit-Morin, c'est sur Montmirail qu'il aurait fallu les diriger. Il convenait surtout de laisser la 42^e division à la gauche de la 9^e armée..... » Mettons en regard l'opinion de M. Hanotaux : « On peut dire que, à ce moment précis (chute de Montmirail) la 5^e armée est victorieuse et que par conséquent la bataille est gagnée. Joffre le sait si bien,

qu'avec sa méthode vraiment géniale de puiser ses réserves dans ses corps combattants et de les porter ailleurs au fur et à mesure que leur tâche est accomplie sur un point, il donne l'ordre de décrocher en temps utile, la 37^e division (général Comby) pour être embarquée à Esternay à destination de l'armée Maunoury. C'est comme si, dans une course, il prenait le parti de changer de piste pour « couper au court ».

Le lecteur pourra faire son choix entre ces deux manières de voir diamétralement opposées. Nous avons déjà dit, dans un précédent article ce que, selon nous, on en pouvait penser. Même désaccord quant à l'exécution de la manœuvre de rabattement des 10^e, 1^{er} et 3^e corps français dans cette journée du 9. M. Hanotaux se montre enchanté de ce qui fut fait. Le colonel Crouard est moins enthousiaste. Il eût voulu plus de décision et une avance plus marquée. A son avis, le 3^e corps aurait dû se trouver au soir sur le Surmelin, les 10^e et 1^{er} corps entre Villevenard et Montmort. La manœuvre du lendemain eût été ainsi préparée de façon avantageuse et l'ennemi n'aurait pu se maintenir pour la nuit à Fromentières et à Bannay, couvrant la retraite de la II^e armée. Sur ce dernier point je crois que le colonel Grouard fait erreur. Des éléments du 20^e corps français ont dû occuper Bannay dans la soirée du 9 et nous savons par le rapport du général v. Bülow que ses arrière-gardes se retirèrent pour la nuit à une quinzaine de kilomètres en arrière sur la ligne approximative : Mareuil-en-Brie-Vertus.

Mais, il est temps d'interrompre ces comparaisons. Les points de vue divergents de deux esprits aussi distingués m'ont paru intéressants à signaler. Leurs ouvrages ne peuvent du reste se comparer. Celui du colonel Grouard se borne à une étude, serrée et sobre, portant uniquement sur les opérations initiales et sur la bataille de la Marne ; on y trouve, comme nous l'avons déjà dit, le récit de ce qui fut fait et l'exposé de ce qui, selon l'auteur, aurait dû être fait si on avait appliqué les vrais principes de guerre. Le tout, sans entrer dans aucun détail. C'est à la fois de la critique militaire et des meilleures, et un enseignement, une leçon pour l'avenir. L'ouvrage s'adresse au cercle restreint des professionnels.

Celui de M. Hanotaux, renferme toute l'histoire de la ba-

taille de la Marne depuis sa genèse jusqu'à ses conséquences. Il est bourré de documents et, sans négliger l'ensemble, entre dans le détail. C'est aussi une étude de psychologie militaire. La mentalité des chefs et du soldat, celle des peuples en armes, la répercussion des événements sur ces mentalités si diverses, la force d'âme et le calme des uns, l'orgueil et l'aveuglement des autres, les légendes qui se créent et qui persistent, tout est passé en revue et examiné. Disons à ce propos que l'auteur se montre fort sévère pour le Haut-Commandement allemand et pour certains généraux. Les militaires partageront son opinion en ce qui concerne la direction suprême, mais ils ne souscriront pas à toutes ces critiques touchant les chefs d'armée. Ils se demanderont entre autres, si M. Hanotaux a bien saisi la pensée du général v. Kluck marchant vers la Seine. Jamais v. Kluck n'a eu l'idée de « *prendre* » ni même « *d'investir* » Paris ; il ne s'est que trop dépréoccupé de cette place. Ce qu'il voulait, c'était aller vite et saisir l'ennemi avant qu'il eût passé la Seine. Quand il parle de deux corps qui *couvrent* dans la direction de Paris, c'est pour tranquilliser le Haut-Commandement et pour *marquer* son intention d'exécuter sa tâche de flanc-garde qu'il n'a, en fait, pas assez prise au sérieux. Il ne s'agit donc pas d'un « *investissement* » auquel le G.Q.G, lui non plus, n'a pas songé. On ne saurait prétendre que v. Kluck « a couru deux lièvres à la fois » et qu'il « était hors de tout bon sens ».

J'hésite aussi à croire que ce général songeait à la retraite dès le 8^e au matin et qu'il considéra à ce moment, la partie comme étant perdue. Le repli de son aile gauche n'est pas suffisant pour en déduire une idée de retraite générale ; c'était une simple mesure de précaution, une rectification de portée purement tactique et qui devait lui permettre de mieux asseoir son pivot tandis que son aile marchante chercherait la décision. Von Kluck a commis une assez grande faute en découvrant son camarade Bülow pour qu'on lui laisse au moins le mérite d'avoir bien conduit sa bataille de l'Ourcq.

Tout ce que nous venons de dire plus haut indique suffisamment qu'une analyse des deux gros volumes de M. Hanotaux est impossible. Il faudrait pour cela, après avoir parlé comme

nous l'avons fait, des événements survenus à l'aile gauche française, passer au centre, à l'aile droite, aux armées de l'est, celles des Vosges, et revoir, avec l'auteur, combien tout se *tient* dans la grande bataille. M. Hanotaux insiste avec raison sur cette liaison, cette solidarité de tous les fronts. Il n'est pas un point qui n'ait son importance et qui n'ait fait l'objet d'une mesure ou n'ait été le sujet d'une préoccupation. La bataille de la Marne se déroule aussi bien devant Nancy que devant Montmirail ou au château de Montdement. La trouée de Sompuis, celle de Revigny ont donné lieu à des inquiétudes que l'auteur décrit et commente abondamment. La situation délicate de l'armée Sarraail est étudiée avec soin. Il faut mentionner la relation des combats si durs de la Vaux-Marie, peu connus jusqu'ici, et cependant si importants puisque, lorsque tout paraissait gagné, un ultime danger surgit de ce côté-là. En un mot, tout cet exposé des événements survenus dans l'Argonne se lit avec d'autant plus de plaisir qu'il frise l'inédit.

En réfléchissant à l'incroyable ampleur de cette mêlée, on se sent confirmé dans l'impression que l'auteur cherche visiblement à faire partager, à savoir que, malgré l'étendue du front, malgré les changements de situation, malgré la hâte avec laquelle la bataille monstre fut engagée, le généralissime resta maître de la direction, tenant la barre d'une main ferme.

Malgré toutes les critiques qui ont été faites, on souscrira dans l'ensemble, à ce jugement : « En fait, nous le voyons (Joffre) agir sans interruption et avec une vigueur constante dans le même sens depuis le début de la manœuvre jusqu'à la fin de la bataille » ; puis ailleurs : « Joffre a magnifiquement mené l'affaire et il n'a qu'à se louer de ses lieutenants. Tous sont à l'honneur auprès de lui. » Oui, la bataille a été dirigée et bien dirigée. Si elle n'a pas donné tous les résultats qu'elle promettait un instant, c'est parce qu'à côté de la pensée directrice, il y a l'*exécution*. Nous avons vu où les grandes fautes d'exécution ont été commises ; seul le commandement unique, auquel personne ne songeait alors, y eût remédié. On n'en était pas même à la formation des groupes d'armées.

A ce propos, le colonel Grouard aurait voulu voir les 5^e et 9^e armées réunies sous un seul et même chef ; cela aurait été utile, sans doute, mais un commandement unique qui eût réuni la 6^e armée et les Anglais eût été bien plus désirable encore. La chose n'était pas possible et il faut plaindre le grand chef qui est forcé d'écrire ainsi à son gouvernement : « ...Je suis décidé à engager toutes nos troupes à fond et sans réserve pour conquérir la victoire. Il est essentiel que l'armée anglaise fasse de même. Je compte que vous voudrez bien attirer par *la voie diplomatique* (!) l'attention du maréchal sur l'importance décisive d'une offensive sans arrière-pensée. *Si je pouvais donner des ordres à l'armée anglaise comme je donnerais des ordres à une armée française*¹ disposée sur les mêmes emplacements, je passerais immédiatement à l'attaque. »

Certaines critiques, avant de se déchaîner, auraient dû tenir compte, dans une plus large mesure, des difficultés immenses de la situation et de l'improvisation d'une manœuvre qui, pour pouvoir être menée véritablement sans bavure jusqu'à la fin, eût exigé une préparation d'une durée plus longue, ne fût-ce que de quelques heures. En se montrant si acerbes, ces critiques ont perdu de leur objectivité et ont pris la forme d'attaques personnelles. Tout le monde n'a pas su se maintenir dans le domaine de la discussion exempte de passion, raisonnée et impartiale, utile par conséquent, telle que l'a comprise le colonel Grouard. Il était donc naturel qu'une réaction se produisît, et, sans partager toujours l'optimisme de M. Hannotaux, on le félicitera d'avoir mis son immense talent au service d'une cause qui n'est, du reste, pas celle de Joffre seulement mais celle de la France entière. Si, ici ou là, l'ardeur de sa foi, son admiration et sa reconnaissance de patriote ardent, l'amènent à des jugements qui, eux aussi, ne sont pas exempts de passion et de parti pris, il ne faut pas s'en étonner ; c'est une riposte, et elle était nécessaire. Non pas que le maréchal Joffre soit à plaindre ! L'homme qui a traversé sans sourciller les heures critiques de l'été 1914, affronte assurément sans grand émoi, les petits assauts de l'après-guerre. Il sait

¹ C'est moi qui souligne.

du reste que son nom est inscrit dans l'histoire et que, quoi qu'on dise ou écrive, il restera à jamais inséparable de la victoire libératrice. C'est plus qu'il n'en faut pour conserver sa sérénité !

Je le répète encore, on aurait tort de penser que c'est à la gloire du généralissime seul que M. Hanotaux vient d'élever un beau monument. Tous les chefs, tous les soldats, la France entière, y voient leur nom inscrit. Lisons plutôt : « L'histoire dira que la bataille et la guerre ont été gagnées par la belle qualité intellectuelle des chefs français : le bon sens d'un Joffre, la sagacité d'un Gallieni, l'âlacrîté d'un Foch, le jugement clair d'un Pétain. Elle dira, sans doute, que cette victoire a été, pour la France et pour ses alliés, une épreuve de dévouement et de volonté solidaires, un chef-d'œuvre de cette discipline spontanée qui s'est manifestée sur le terrain par la remarquable solidarité *des liaisons*. La bataille de la Marne a été une rencontre d'*union* et d'*unité* du côté français, de désunion et d'indiscipline du côté allemand.

« ...La victoire de la Marne fut, à la lettre, une victoire de l'âme, une victoire de la liberté, une victoire de l'*unité*. Il faut encore quelques siècles de civilisation à l'Allemagne pour qu'elle comprenne ! »

Ces choses devaient être dites. Et qu'on ne se récrie pas contre trop de lyrisme, qu'on ne s'étonne pas de trouver tant d'éloquence dans un sujet militaire. M. Hanotaux s'adresse à la France entière ; il a voulu graver, au cœur de la nation, les sentiments de reconnaissance envers ceux qui sont tombés pour elle, de gratitude pour ceux qui l'ont sauvée, d'admiration pour tous les artisans de la victoire. C'est un acte de piété et de foi, de foi dans les destinées d'un peuple qui, déjà si souvent, au cours de sa belle et passionnante histoire, fut miraculeusement retenu au bord de l'abîme. Il appartenait à l'évocatéur de « Jeanne d'Arc » d'expliquer à la France le « *miracle* de la Marne. »

Colonel H. POUDRET.

